

Le malheur pour elles serait justement de stationner dans la routine et la médiocrité, sous prétexte qu'elles ne sont point brillantes. Cette persuasion, augmentant leur timidité naturelle, praralyse l'effort et fait regarder comme impossible un développement qui se fût produit sous l'action d'un travail plus simple, mais soutenu.

D'un autre côté, ce qui souvent distingue ces personnes, c'est le bon sens, cette qualité inappréciable dont le cachet est si frappant à tous les degrés de l'échelle sociale. Cette empreinte a des traits communs qui font de ceux qu'elle distingue une classe à part et comme l'aristocratie de la "moyenne". Si elle s'élève au-dessus de la routine des occupations ordinaires, elle prendra de l'envergure dans le domaine de la pensée et donnera un jugement aussi large que solide et pratique. Le "bon sens" use peu d'abstractions ; le concret est son élément, mais là il domine, parce que ses idées sont nettes et que sa faculté d'appréciation s'est développée avec sûreté. La défiance exagérée de soi pourrait ici être un obstacle. Il faut donc encourager ces personnes à énoncer leurs opinions, généralement bonnes, mais difficilement exprimées ; il faut les faire aller de l'avant, soutenir leur action, leur apprendre à compter davantage sur leurs facultés et à trouver un intérêt même intellectuel dans les occupations laborieuses qu'on leur confie si volontiers. Les résultats ne seront pas toujours apparents, mais c'est faire beaucoup que de développer un esprit "moyen". La meilleure récompense sera de le voir s'élever peu à peu au-dessus du niveau ordinaire et dominer par la simple influence du sage "bon sens", tandis que lui-même trouvera un aliment à envisager les choses dans leur ensemble, à voir que rien n'est isolé en ce monde et que pas un de ces détails, harmonisés entre eux et fondus de main de maître, n'est placé sans raison dans l'économie de ce vaste univers.

J. ERSKINE STUART.

## L'AMOUR DE NOTRE LANGUE FRANCAISE

Sans vouloir exagérer en rien l'influence du sol et du climat, il faut bien remarquer pourtant que l'esprit porte l'empreinte du pays où il s'est éveillé, que les conditions physiques au milieu desquelles nous sommes plongés, en agissant sur notre organisme, agissent indirectement sur notre âme à de telles profondeurs qu'en nous transplantant en d'autres contrées nous garderons toujours notre mode particulier de penser. La tournure intellectuelle d'un Allemand ou d'un Anglais n'est point celle d'un Italien ou d'un Français, le génie slave ne ressemble pas au génie chinois. A quoi donc attribuer ces différentes frappantes ? Sans doute à la différence des éducations, mais aussi à la différence des patries. L'éducation même, le progrès de l'esprit dépendent de la langue, qui est un élément de la patrie. C'est par la langue maternelle que nous entrons en rapport avec les concepts dont s'alimente notre esprit, par elle que nous sommes initiés au secret des sciences, de la littérature, de la philosophie, et nous ne pouvons aimer la culture intellectuelle, source d'une si haute perfection, de jouissances si nobles, sans aimer la langue nationale dont nous usons pour l'acquérir et que nous employons aussi comme un véhicule pour répandre les idées qui sont l'expansion et le prolongement glorieux de notre âme et de notre personnalité. Jamais aucun autre idiome ne nous